

Chapitre XV : La plaidoirie

Pujol ne m'avait rien annoncé de précis. Il m'avait juste confié qu'il avait l'intention de minimiser mon rôle et de faire reposer la responsabilité de l'affaire sur Camille Vizouchat. Comme de coutume, je n'avais pas posé plus de questions.

Quand il a commencé à parler, il m'a dépeint façon dépressif velléitaire. Ce n'était pas agréable à entendre et je me suis tassé sur mon banc. Puis il a enchaîné sur la description du caractère de Camille Vizouchat. Tout à coup, comme on sort un lapin d'un chapeau, il a complètement changé de ton. Il s'est arrêté de parler de nous et il a demandé quelques minutes. Le temps, avait-il dit, de revenir sur les heures douloureuses de la fin de la guerre.. Pour comprendre, a-t-il dit en se tournant vers son public, pour comprendre, je vais demander à tous un petit effort de mémoire. Il y a sur les hauteurs de Revin un monument aux morts. Vous voyez ? Vous l'avez vu pour la plupart : c'est une construction adossée à la colline, on dirait, disons, on dirait un morceau de rempart, ou de mur. C'est vraiment étrange. En réalité, il faut bien s'approcher du monument pour en comprendre l'architecture. (Pujol tourne sur lui-même, comme un professeur qui reprend sa respiration d'avant d'attaquer son cours). De près, on saisit tout de suite que toute cette construction s'articule autour d'une grande croix de Lorraine, posée sur un piédestal cubique. Ce piédestal, c'est le même que dans bien d'autres communes, il est moins là

pour l'esthétique que pour rappeler la mémoire des victimes civiles ou militaires dans les multiples guerres qui ont ensanglanté le pays. (Arrêt). D'ordinaire, ce type de piédestal est couvert sur chacune de ses faces du nom des morts, vous voyez ? Eh bien dans ce cas-ci, la forme du monument est un peu différente, elle n'est pas verticale, je dirais plus volontiers qu'elle est horizontale (Pujol écarte les bras) c'est-à-dire que le piédestal est comme englobé dans un mur, flanqué à ses deux extrémités de deux murs d'appuis latéraux surplombés par des sangliers, tels des chenets qui délimitent un âtre. (Arrêt marqué.) Mais vous vous demandez sans doute pourquoi je m'égare à des considérations architecturales, sans rapport clair avec notre affaire, j'y arrive. (Pujol pose un doigt qui barre verticalement ses lèvres) Mais d'abord, tentons de comprendre pourquoi ce monument a cette forme très particulière. (Pujol lève l'avant-bras, index pointé vers les moulures du plafond du tribunal). Je dirais que la première explication est d'ordre purement géographique : comme le monument est presque adossé à la roche, il est bien entendu qu'il n'est lisible que d'un seul côté, celui qui fait face à la vallée, pas question donc d'écrire le nom des victimes sur chacune de ses faces, on ne les verrait pas... (Arrêt) Mais ceci n'est pas une explication suffisante, d'autant que la route passe derrière. En réalité, le monument ne pouvait pas être conçu de manière disons conventionnelle pour une raison toute simple : il y avait trop de noms à inscrire. Et il fallait que ce trop de mots à inscrire regarde la vallée, que la vallée le regarde en retour ! 106

noms, vous entendez bien, 106 noms sont inscrits, avec une seule date : le 13 juin 1944. Que s'est-il donc passé ce jour-là à Revin ? Vous le savez pour la plupart !(Pujol englobe l'auditoire d'un geste ample). Un régiment de la Wehrmacht a procédé – disons comme cela – à la liquidation du Maquis des Manises. En clair, cela veut dire qu'ils ont tué tous les résistants qui se trouvaient sur le Mont Malgré-Tout, où ils avaient monté leur campement en prévision de la libération imminente. L'opération fit 106 victimes parmi les maquisards ! Drame épouvantable, bien sûr, mais malheureusement presque banal dans tant de lieux marqués par les atrocités nazies. (ici, Pujol marque encore un arrêt, plus prononcé, avant de poursuivre sur un ton paternel et professoral). C'était un tout jeune maquis, vous savez. Bien sûr, des résistants opéraient dans la région depuis longtemps, mais dans ce cas-ci, ce n'était pas disons un maquis spontané. Non, non, sa création avait été décidée à Londres. L'idée était de prendre le contrôle d'une zone située sur les arrières de l'ennemi, de manière à entraver ses mouvements et, plus généralement, de le gêner par tous les moyens possibles. À Londres, on escomptait qu'il compterait 400 maquisards, armés et retranchés. Pour la France Libre, c'était une opération de première importance, puisqu'elle serait directement à l'origine de la création du maquis. C'était vraiment une entreprise ambitieuse, politiquement et militairement, dont la seule inconnue tenait dans ses capacités de recrutement... En effet, personne ne pouvait dire combien de personnes se porteraient volontaires. (Pujol va maintenant

parler d'une voix plus basse, presque sur le ton de la confiance). Mais à Londres, on avait bon espoir. La mission fut baptisée Mission Citronnelle et on fit parachuter des officiers du BCRA et du SOE au printemps 1944, à la mi-avril je crois (Pujol fait coquettement semblant d'avoir à moitié oublié ce détail, pour donner de l'épaisseur à son récit). Parmi eux, le chef de la mission était Jacques Pâris de la Bollardière, dont certains se souviennent encore du rôle qu'il jouera plus tard dans l'armée française, et de son courage, lorsqu'il fut le seul des hauts gradés de l'armée française à dénoncer l'usage de la torture durant les événements d'Algérie. (Pujol accélère brusquement son débit après une longue inspiration.) C'est une autre histoire ! La Bollardière se met en action tout de suite mais il lui faut un peu de temps pour atteindre son objectif. En mai 1944, il arrive enfin sur le plateau des Hauts-Buttés qui surplombe Revin. Il y agrège les petits noyaux de résistants locaux, déjà armés et expérimentés et... Et là arrive tout ce que la jeunesse locale trouve de plus courageux... En quelques jours, près de deux cents jeunes se retrouvent sur le plateau, constituant une force redoutable... Les nazis ne tardent pas à « s'apercevoir » – je mets des guillemets à s'apercevoir et j'y reviens par après – les nazis ne tardent pas à prendre connaissance de l'existence du maquis. Nous sommes alors au début du mois de juin, les Alliés viennent à peine de débarquer... Le 12 juin, le Panzer-Regiment 36, une unité régulière de la Wehrmacht, composée de combattants expérimentés arrive à Revin. Les soldats encerclent la ville, raflent une quarantaine d'ouvriers et

montent directement vers les hauteurs boisées, en direction des Hauts-Buttés. Ils tombent directement sur les positions des partisans, qui les accueillent sous un feu nourri. Les Allemands décrochent, ils ne sont pas étonnés, ce qu'ils sont en train de faire, c'est d'encercler la petite troupe. (Pujol encercle un tronc imaginaire). C'est chose faite dans la soirée. Les résistants s'en sont rendu compte. Ils décident de tenter de s'échapper, en petits groupes. On enterre le matériel intransportable à la va-vite et on se sépare. On s'est fixé rendez-vous en Belgique, dans la profonde forêt de la Croix-Scaille. (Pujol s'arrête à nouveau, maîtrisant tous ses effets et lorsqu'il sent son auditoire prêt, il achève d'un coup, en parlant de plus en plus fort). C'est là que les choses se gâtent : les résistants les plus expérimentés, ceux qui connaissent le coin et les techniques d'infiltration s'en sortent, mais les autres se perdent et sont capturés par les Allemands. Ils seront cent et six, torturés avant d'être abattus comme des chiens, au bord des fosses communes qu'ils ont eux-mêmes creusées. (Pujol prend alors du recul, il évoque d'autres atrocités du même genre, le Front de l'Est, Oradour, le tout durant un bref moment, abreuvant son auditoire de mille détails sur la guerre de partisans et la répression. Je me demande où il veut en venir et je me rends compte que c'est la première fois que je me sens vraiment intéressé par mon procès.) Puis ils sont repartis, les Allemands, en laissant derrière eux la terreur, la désolation, des dizaines de familles brisées... mais aussi l'étrange sentiment que tout avait été presque facile, comme une mission de routine. (Pujol

continue, théâtral, les mains toujours virevoltantes). Et c'est pour cette raison qu'on a tout de suite soupçonné qu'il y avait eu des gens qui avaient dénoncé l'existence du maquis aux Allemands ! et que ce ou ces personnes avaient donné tous les détails nécessaires à la réussite de l'affreuse besogne ! Eh bien, je vous l'affirme, il semblerait bien que Monsieur Camille Vizouchat, n'ait pas été pour rien dans cette horrible affaire. (Il retourne à son pupitre, se saisit d'un dossier et le brandit face à l'assistance). Du moins s'il faut en croire les différents éléments qui sont dans ce dossier, qui l'accusent formellement d'avoir été le corbeau du maquis !

XXX

J'étais abasourdi. Camille ne m'avait jamais parlé de son rôle dans la Résistance, je savais à peine qu'il avait passé la guerre à Revin ou dans les environs.

J'avais complètement décroché de la plaidoirie de Pujol. Je repensais à mes conversations avec Camille, aux histoires que le vieux me racontait. C'est vrai qu'il ne m'avait jamais vraiment parlé de lui, mais je ne m'en étais jamais rendu compte. Il avait le chic de toujours présenter les actions humaines comme la résultante d'une force collective. À l'une ou l'autre reprise, perdu par ses développements, j'avais tenté d'avancer un nom célèbre, le résultat avait chaque fois été le même : il se mettait presque en colère.

Des années plus tard, j'ai trouvé une explication satisfaisante à cette étrange susceptibilité : Camille tirait sans doute son orgueil de son humilité.

XXX

Je travaillais à l'époque de l'autre côté de la frontière, en Belgique. J'étais formateur dans une entreprise de réinsertion sociale. Nous étions souvent en contact avec les agents de l'administration forestière, pour lesquelles nous effectuions des travaux de gestion dans les réserves naturelles. Je m'étais pris d'amitié pour deux ouvriers forestiers. C'étaient deux rigolos qui travaillaient ensemble et passaient leur vie à se chambrer. L'un était un grand type mince avec un anneau dans l'oreille ; l'autre, un rien plus petit, était un colosse, un Obélix wallon, mais à la différence du héros gaulois, il était malin comme un singe. Les deux étaient de caractère fier et n'avaient pas peur de grand-chose, surtout pas de dire ce qu'ils pensaient.

Un jour, je fus invité à la cérémonie de pension de l'ingénieur des Eaux et Forêts. Il s'agissait de gonfler l'assistance. Je connaissais d'avance le déroulement de l'affaire : on écouterait des discours chiants et compassés, puis on boirait du mauvais mousseux dans des gobelets de plastique blanc.

De fait, ça ne rate pas, c'est parti pour la brosse à reluire. Dans la salle, la claque rit aux blagues convenues, aux anecdotes ressassées. Bouquet final, l'ingénieur en chef se fend du panégyrique traditionnel. Et il fait le compte de tout ce que le

retraité, rougissant d'aise sur son estrade, a réalisé. Monsieur Masson a beaucoup voyagé, il est allé en Afrique, en Amérique latine, Monsieur Masson a planté des milliers et des milliers d'arbres. Et même plus ! Et patati et patata. Puis c'est le retour en Belgique, l'intégration dans l'administration forestière et là, comme toujours, Monsieur Masson plante des milliers et des milliers d'arbres. N'est-ce pas, Monsieur Masson ? Mais vous, homme de chiffres et d'exactitude, vous devez savoir, non, combien vous en avez planté ? Et Monsieur Masson, faussement étonné par la question, de sortir un papelard de son costume de cérémonie. Il s'éclaire la voix et dit, presque timide :

- Oh vous savez, je ne les ai pas tous comptés mais je pense qu'effectivement, à raison de cinquante mille arbres par an, je ne dois pas être loin du million d'arbres plantés...
- C'est ça, plantés, mais avec nos bras à nous, hein ! avait conclu mon Obélix d'une voix de stentor.

Rires gênés dans la salle. On se retourne vers le plaisantin. Celui-ci fait semblant de rien, il roule une cigarette dans ses énormes paluches. Lève un sourcil.

- Ben quoi, c'est vrai non ? Est-ce qu'il y a quelqu'un qui pense sérieusement que c'est Louis XIV qui a construit Versailles ? Coup de langue sur la feuille de Rizla +. Du Camille tout craché.

C'est à cela que j'aurais dû penser : Camille n'était pas du genre à se mettre en avant.